

pour le soulagement des malheureux, désirait-il passionnément que le sucre tombât à un prix assez modique, pour que le peuple en pût faire habituellement usage. Si ce vœu est jamais exaucé, on le devra aux découvertes de M. Dutrône, et aux découvertes des physiciens qui, après lui, perfectionneront la culture de la canne, et la manipulation de son produit.

Mais pour le succès, il faudrait que les efforts de leur génie fussent secondés par des animaux plus vifs, plus vigoureux, plus robustes que ceux qui se voient aux Antilles. Les quadrupèdes domestiques de l'Europe y arrivèrent avec les Espagnols; et ce fut des établissemens de cette nation que les peuples, devenus ses voisins, les tirèrent. A l'exception du cochon, tous dégénérèrent très-rapidement. Rien n'eût été plus sage que d'en demander à l'Afrique ou à l'Asie de plus propres au climat. Ou cette idée ne se présenta pas, ou elle n'eut aucune suite. On négligea même de faire venir des étalons qui, sortis de pays plus froids ou plus chauds, auraient amélioré nécessairement les races.

Les chevaux, les bœufs, les mulets, portés du continent, ne difféèrent bientôt que peu du petit nombre de ceux qui étaient nés dans l'archipel. Leurs forces diminuèrent à vue d'œil, et après quelque temps, ils ne purent rendre qu'un faible service. Le vice du climat a sans doute quelque part à cette prompte dégradation; mais peut-être

le défaut d'un bon régime en est-il la cause principale. On ne leur donne que très-rarement du foin, du son, de l'avoine; ils sont au vert toute l'année. L'attention de diviser les savanes en plusieurs quartiers, pour les faire passer de l'un dans l'autre, leur est même refusée. Leur pâture se réduit à des herbages d'un suc aqueux qui ne sont ni nourrissans ni sains.

Comme le climat agit sur tous les êtres vivans, les Européens transplantés dans les îles de l'Amérique auraient dû, ce semble, y dégénérer comme les animaux qu'on y faisait passer; mais les hommes sont moins immédiatement soumis à la nature, et résistent à son influence, parce qu'ils sont de tous les êtres ceux qui ont le plus de moral. Les premiers colons, établis dans les Antilles, corrigèrent l'activité d'un nouveau ciel et d'un nouveau sol par les commodités qu'ils pouvaient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à se loger, à se nourrir de la manière la plus convenable à leur changement de situation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation tout ce qui pouvait s'accorder avec les lois physiques de l'air qu'ils respiraient. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la plus salutaire peut-être fut celle de mêler et de diviser les races.

Toutes les nations, même les moins policées, ont proscrit l'union des sexes entre les enfans de la même famille, soit que l'expérience ou le pré-

xxix.
Caractère
des
Européens
établis dans
l'archipel
américain.

jugé leur ait dicté cette loi, soit que le hasard y conduise naturellement. Des êtres élevés ensemble dès l'enfance, accoutumés à se voir sans cesse, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce sentiment vif et impétueux de sympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne se sont jamais vus. Si dans la vie sauvage, la faim divise les familles, l'amour les aura sans doute réunies. L'histoire fabuleuse ou vraie de l'enlèvement des Sabines, montre que le mariage a été la première alliance des nations. Ainsi le sang se sera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions et les convenances des peuplades fixes. L'avantage physique de croiser les races entre les hommes comme entre les animaux, pour empêcher l'espèce de s'abâtardir, est le fruit d'une expérience tardive, postérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des sociétés. Les tyrans ont su de bonne heure jusqu'à quel point il leur convenait de séparer et de rapprocher leurs sujets entre eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont séparé les conditions par des préjugés, parce que cette ligne de division entre elles, était un lien de soumission envers le souverain qui les balançait et les contenait par leur haine et leur opposition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition, parce que cette union étouffait un germe

éternel de dissension, contraire à tout esprit de société nationale. Ainsi le mélange des races et des familles par le mariage, s'est combiné sur les institutions politiques beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quels que soient le principe physique et le but moral de cet usage, il fut observé par les Européens qui voulurent se perpétuer dans les îles. La plupart se marièrent ou dans leur patrie, avant de passer dans le Nouveau-Monde, ou avec des personnes qui y débarquaient. L'Européen alla épouser une créole, ou le créole alla épouser l'Européenne que le sort ou sa famille amenait en Amérique. De cette heureuse association s'est formé un caractère particulier, qui distingue dans les deux mondes l'homme né sous le ciel du nouveau, mais de parens issus de l'un et de l'autre.

Les créoles sont en général bien faits; à peine en voit-on un seul affligé des difformités ailleurs si communes. Ils ont tous dans les membres une souplesse extrême; soit qu'on doive l'attribuer à une constitution organique propre aux pays chauds, à l'usage de les élever sans les entraves du maillot, ou aux exercices qui leur sont familiers dès l'enfance. Cependant leur teint n'a jamais cet air de vie et de fraîcheur qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur santé ressemble pour la couleur à la convalescence; mais cette teinte livide, plus ou

moins foncée, est à peu près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'est signalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes : il n'y aurait pas de meilleurs soldats, s'ils étaient plus capables de discipline.

L'histoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahisons, de ces bassesses qui souillent les annales de tous les peuples : à peine citerait-on un crime qu'ait commis un créole.

Tous les étrangers, sans exception, trouvent dans les îles une hospitalité prévenante et généreuse : cette utile vertu s'y pratique avec une ostentation qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfaisance exclut l'avarice. Les créoles sont faciles en affaires.

La dissimulation, les ruses, les soupçons, n'entrent jamais dans leur âme. Glorieux de leur franchise, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces mystères et ces réserves qui étouffent la bonté du caractère, éteignent l'esprit social, et rétrécissent la sensibilité.

Une imagination ardente, qui ne peut souffrir aucune contrainte, les rend indépendans et inconstans dans leurs goûts; elle les entraîne au plaisir avec une impétuosité toujours nouvelle, à laquelle ils sacrifient et leur fortune et tout leur être.

Une pénétration singulière, une prompté facilité à saisir toutes les idées et à les rendre avec feu, la force de combiner, jointe au talent d'observer, un mélange heureux de l'esprit et du caractère, qui rendent l'homme capable des plus grandes choses, leur fera tout oser, quand l'oppression les y aura forcés.

L'air dévorant et salin des Antilles prive les femmes de ce coloris animé qui fait l'éclat de leur sexe; mais elles ont une blancheur tendre, qui laisse aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de porter dans les âmes ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement sobres, tandis que les hommes consomment en proportion des chaleurs qui les épuisent, elles n'aiment que l'usage du chocolat, du café, de ces liqueurs spiritueuses qui redonnent aux organes le ton et la vigueur que le climat énerve.

Elles sont très-fécondes, et souvent mères de dix ou douze enfans. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement au mari qu'elles possèdent, mais qui les rejette promptement vers un autre, dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou d'un second hymen.

Jalouses jusqu'à la fureur, elles sont rarement infidèles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire, le goût des hommes pour les négresses, une manière de vivre isolée ou publique, qui éloigne les occasions et les dangers

de la galanterie; ces raisons peuvent être rangées parmi les soutiens de leur vertu.

L'espèce de solitude où elles sont dans leurs habitations, leur donne une timidité qui les embarrasse dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un défaut d'émulation et de volonté, qui les empêche de cultiver les talens agréables de l'éducation : on ne leur voit du goût que pour la danse, et elles le conservent jusque dans l'âge le plus avancé.

Naturellement compatissantes, elles cessent de l'être, on ne sait pourquoi, envers les esclaves des deux sexes attachés à leur service personnel. Plus inexorables que les hommes mêmes, elles ordonnent, sans répugnance, des châtimens dont la vue seule pourrait leur servir de leçon et de punition.

C'est de l'esclavage des noirs que les créoles tiennent vraisemblablement un caractère qui les fait paraître bizarres, fantasques, et d'une société peu goûtée en Europe. Dès leur plus tendre enfance, ils voient autour d'eux des hommes grands et robustes, destinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup-d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies mêmes injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie et de mépris pour une grande portion du genre humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit presque

toujours avec ses inférieurs : mais quand ces inférieurs sont des esclaves, accoutumés à servir des enfans, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchans qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne ?

Une idolâtrie si cruellement indulgente, donne aux Américains un orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes, leur apprend à se respecter davantage. Elevés sans connaître la peine ni le travail, ils ne savent ni surmonter un obstacle, ni supporter une contradiction. La nature leur a tout donné, et la fortune ne leur a rien refusé. Semblables à la plupart des rois, ce sont des êtres malheureux, pour n'avoir jamais éprouvé d'adversité. Sans le climat, qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteraient aucun vrai plaisir de l'âme ; encore n'ont-ils guère le bonheur de concevoir de ces passions qui, traversées par les obstacles et par les refus, se nourrissent de larmes et vivent de vertus. Sans les lois de l'Europe qui les gouvernent par leurs besoins, et répriment ou gênent leur excessive indépendance, ils tomberaient dans une mollesse qui les rendrait tôt ou tard les victimes de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverserait tous les fondemens de leur société.

Mais s'ils cessaient d'avoir un jour des nègres

pour esclaves, et des rois éloignés pour maîtres, ce serait peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller sur la terre. L'esprit de liberté qu'ils puiseraient au berceau, les lumières et les talens qu'ils hériteraient de l'Europe, l'activité que leur donneraient de nombreux ennemis à repousser, de grandes populations à former, un riche commerce à fonder sur une immense culture, des états à créer, des maximes, des lois et des mœurs à établir sur la base éternelle de la raison; tous ces ressorts feraient peut-être, d'une race équivoque et mélangée, la nation la plus florissante que la philosophie et l'humanité puissent désirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuse révolution sur le globe, ce sera par l'Amérique. Après avoir été dévasté, ce monde nouveau doit fleurir à son tour, et peut-être commander à l'ancien; il sera l'asile de nos peuples foulés par la politique, ou chassés par la guerre: les habitans sauvages s'y policeront, et les étrangers opprimés y deviendront libres; mais il faut que ce changement soit préparé par des fermentations, des secousses, des malheurs même, et qu'une éducation laborieuse et pénible dispose les esprits à souffrir et à agir.

Jeunes créoles, venez-vous exercer en Europe, y pratiquer ce que nous enseignons, y recueillir dans les restes précieux de nos antiques mœurs,

cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre faiblesse, et puiser dans nos folies mêmes, ces leçons de sagesse qui font éclore les grands événemens. Laissez dans l'autre hémisphère vos nègres, dont la condition afflige nos regards, et dont le sang peut-être se mêle à tous les levains qui altèrent, corrompent et détruisent notre population; fuyez une éducation de tyrannie et de mollesse que vous donne l'habitude de vivre avec des esclaves, dont l'abrutissement ne vous inspire aucun des sentimens de grandeur et de vertu qui font naître les peuples célèbres. L'Amérique a versé toutes les sources de la corruption sur l'Europe. Pour achever sa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les instrumens de sa prospérité. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

En attendant la révolution, on dira, on répétera sans cesse en Europe que les colonies qui existent dans l'archipel américain ont été fondées par leurs métropoles et pour leurs métropoles. Pour que cette prétention eût quelque solidité, il faudrait que ces métropoles eussent dit à leurs sujets: Voilà des vaisseaux, voilà des vivres, voilà des instrumens d'agriculture; des mers inconnues vous conduiront à des contrées qui nous appartiennent; ces plages lointaines, arrosées de vos sueurs, seront pour vous une source de fortune, et augmenteront nos prospérités; vous travaillerez, et nous vous couvrirons de nos ar-

mes. Personne n'ignore que ces choses ne se passèrent pas ainsi.

Des aventuriers anglais et français, poussés dans le Nouveau-Monde par leur inquiétude, par leurs besoins, par leur avarice, ou par le désir de se faire un nom, occupèrent les Antilles sans ordre, sans invitation, sans secours de leurs souverains. L'indifférence même de ces monarques fut poussée à tel point, qu'ils n'intervinrent en aucune manière dans le partage qui fut fait du territoire envahi.

Les conquérans, réunis par leur volonté ou leurs intérêts sur un nouveau sol, devenaient seuls arbitres de leur destinée. Jusqu'alors, membres d'une ou de plusieurs corporations politiques, ils étaient affranchis de leurs premiers liens par leur établissement sur une contrée libre. Le pacte social n'avait été souscrit que pour les hommes qui habitaient la terre où cette société existait; ils n'habitaient plus cette terre : il avait pour but d'en protéger les habitans; ils n'avaient plus besoin de cette protection : il soutenait les dépenses publiques par des contributions levées sur les terres du pays; ils n'avaient pas emporté ces terres. La qualité de citoyen exige l'habitation, et elle était devenue impossible par leur émigration et leur affiliation à une autre société.

Mais des états indépendans de droit se voient bientôt réduits à sacrifier une partie de leur indépendance, s'ils n'ont en eux-mêmes tout ce

qu'exige leur conservation. Les colonies établies dans l'archipel américain ne tardèrent pas à comprendre qu'elles manqueraient toujours des forces nécessaires pour se garantir du pillage ou de l'invasion. Un besoin absolu de protection les décida à confier le soin de leur défense à leur patrie originaire; et pour la dédommager des dépenses qu'entraînerait cette obligation, elles s'engagèrent à lui livrer toutes leurs productions, à recevoir d'elle tous leurs besoins.

Cette convention formelle ou tacite a été infiniment utile aux nations de l'Europe dont les sujets ont formé des établissemens aux Antilles : elles ont trouvé pour leurs arts et pour leurs cultures un débouché qui aurait manqué, ou qui aurait été moins avantageux. Avec le seul produit de leurs ateliers et de leurs campagnes, elles sont parvenues à s'approprier toutes les denrées coloniales. Ce qu'elles n'en ont pas consommé, elles l'ont versé dans les marchés étrangers qui, en échange, ont livré et leur or et leurs richesses territoriales.

Des écrivains dont on ne peut soupçonner les intentions, s'élèvent depuis quelque temps avec chaleur contre les lois prohibitives qui excluent des Antilles tous les navigateurs, excepté ceux des puissances dont elles dépendent. Remontez, disent-ils, aux pactes primitifs du commerce, et découvrez-y, si vous le pouvez, une seule communication interdite d'un pays à l'autre. Les

combinaisons sociales étaient alors aussi simples que justes; un intérêt mal entendu a tout gâté depuis. Il faut enfin abdiquer pour toujours les erreurs d'une inhumaine politique, et ressaisir les antiques maximes qui liaient les nations entre elles.

Ne nous refusons pas à la consolation d'espérer que ce système d'une bienveillance universelle pourra s'établir un jour; mais combien nous sommes éloignés d'une époque si heureuse! Une grande révolution s'opère dans le commerce. Les gouvernemens cherchent généralement à substituer leur propre industrie à l'industrie étrangère. Déjà la France et l'Angleterre, dont les étoffes étaient autrefois si recherchées, voient repousser les plus beaux, les meilleurs ouvrages sortis de leurs ateliers. Peut-on se flatter que ces deux peuples, qui sont aussi les principaux cultivateurs de l'archipel américain, en ouvriront les ports à ceux qui les réduisent pour ainsi dire à fermer leurs boutiques? Loin de se relâcher sur les rigueurs du monopole, n'en augmenteront-ils pas la sévérité, et ne seront-ils pas imités par celles des nations qui partagent avec eux cette riche partie de l'autre hémisphère?

xxx.
Avantages
des nations
qui
possèdent
les îles
de
l'Amérique.

Quoique malsaine, et dévorant le tiers ou le quart des Européens qui s'y établissent, cette région a été une source de population pour les états qui y ont jeté des colonies. A mesure qu'elles y ont poussé la culture, elles ont eu plus de

moyens de dépenser. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la patrie principale des débouchés qui lui étaient inconnus. La masse des exportations ne pouvait augmenter sans une augmentation de travail. Avec les travaux, se sont multipliés les hommes, comme ils se multiplieront partout où ils trouveront plus de moyens pour subsister.

Ils ont été aussi plus heureux par ce qu'ils ont pu varier et pu étendre leurs commodités. Ils ont tiré de l'archipel des productions agréables, dont la consommation a ajouté à leurs jouissances; ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voisins, les ont fait entrer en partage des douceurs de tous les climats. De cette manière, les empires que le hasard, le bonheur des circonstances, ou des vues bien combinées avaient rendus propriétaires de quelques-unes des Antilles, sont devenus le séjour des arts et de tous les agrémens qui sont une suite naturelle et nécessaire d'une grande abondance.

La force publique a été également accrue par les îles du Nouveau-Monde, et voici comment. L'or et l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou et du Brésil; ils n'appartiennent pas réellement aux Espagnols et aux Portugais, mais aux peuples qui donnent leurs marchandises en échange de ces métaux. Ces peuples ont entre eux des comptes qui, en dernier résultat, vont se solder à Lisbonne et à Cadix, qu'on peut regarder